

La religion de l'individu

Apparu aux États-Unis, le coaching naît d'une synthèse entre le protestantisme, la psychologie et la spiritualité, le perfectionnisme et le libéralisme alors naissant.

Nicolas Marquis est sociologue à l'UCLouvain Saint-Louis Bruxelles, directeur de l'ouvrage *Le Changement personnel* (Sciences Humaines Editions, 2015)

Le coaching a-t-il existé avant que le terme n'apparaisse ? Les praticiens ont volontiers tendance à se trouver de lointains et légitimes ancêtres, comme Socrate et sa célèbre maïeutique. Si le « souci de soi » a de profondes racines, comme l'a montré le philosophe Michel Foucault **(1)**, et que l'histoire des idées est faite de continuités autant que de ruptures, on ne peut pas comprendre la forme actuelle du coaching ni son succès sans prendre en compte ce qui s'est joué aux 18^e et 19^e siècles, sur cette terre que nous appelons aujourd'hui les États-Unis. Depuis l'arrivée des colons « *White Anglo-Saxons Protestants* », qui voulaient y bâtir une nouvelle Jérusalem faite d'individus débarrassés des atavismes de l'Europe, jusqu'à la popularisation de l'« *American Way of Life* » dans ses dimensions religieuses, économiques, psychologiques, et politico-sociales, il s'y est déroulé un processus que l'on peut appeler le « *creusement moderne de l'intériorité* », étudié notamment par les sociologues Max Weber, Louis Dumont ou Charles Taylor.

Une nouvelle façon d'être au monde, qui nous est aujourd'hui familière, s'est progressivement mise en place. Chaque individu est de ce point de vue un être possédant un potentiel merveilleux, dont il ne connaît pas encore les contours. C'est en son for intérieur qu'il doit trouver le sens de sa vie – sa « mission » ou sa « *Beruf* », comme disent les protestants émigrés de langue germanique. C'est à lui que revient le droit et la responsabilité de conduire son existence, de croire en lui sans se laisser détourner de son chemin par les traditions familiales ou les normes d'un Etat toujours trop présent. De l'autobiographie de Benjamin Franklin (1791) aux biopics actuels sur les entrepreneurs à succès, en passant par les romans de Horatio Alger comme *Ragged Dick* (1868) ou par *The power of positive thinking* du pasteur Norman Peale (1952), les variations semblent infinies mais portent le même message : ce qu'il y a en nous est « *wonderful* » (« merveilleux ») et nous avons tous un « pouvoir illimité », comme le dirait le coach Anthony Robbins.

Cette dynamique a été nourrie par un *patchwork* de courants intellectuels et grand public, ainsi que par des pratiques systématiquement réinterprétées à l'aune de cette croyance morale, qui fonde aujourd'hui les sociétés individualistes. On peut distinguer quatre sources qui se sont progressivement mêlées.

Quatre sources

La première est religieuse. Les colons protestants ont popularisé l'idée calviniste selon laquelle l'individu qui plaît à Dieu n'est pas celui qui contemple ou prie, mais celui qui travaille sans relâche dans le monde, créant toujours plus de richesse – attitude

progressivement sécularisée dans l'*ethos* capitaliste (2). Pour cet individu, qui seul sait en son for intérieur s'il sera élu ou damné, le premier capital à faire fructifier n'est autre que lui-même, avec interdiction de se reposer sur ses lauriers.

Les « grands réveils » évangélistes et pentecôtistes donnent naissance à de nouvelles pratiques, comme la « Science chrétienne » de Mary Baker Eddy (1879) qui veut démontrer scientifiquement l'efficacité de l'enseignement de Jésus sur notre corps et notre psychisme. On croise ici la deuxième source du creusement de l'intériorité : la fascination américaine pour le pouvoir de la pensée, qui se traduit par une appétence pour de nombreuses formes de (para)psychologies. Elles vivent encore aujourd'hui à travers le courant de la *New Thought*, fondé par le magnétiseur Phineas Quimby (1859), et la formule « *prayerize, picturize, actualize* » (« prier très fort, imaginer très fort, rendre réel ») de la pensée positive promue par le pasteur Peale. Lorsque Freud est invité en 1909 à donner des conférences à la Clark University, les Américains s'éprennent de psychanalyse, mais en la retraduisant à leur façon : loin d'être ce marais pulsionnel qu'il faut assécher, notre intériorité est cette ressource infinie qui nous connecte aux plus grandes choses et que cette science de l'inconscient va nous aider à explorer.

À cette occasion, Freud rencontre le philosophe William James, représentant du troisième vecteur de creusement de l'intériorité : un ensemble de courants philosophiques convaincus de l'existence d'une réalité spirituelle, un élan vital au cœur de chaque être humain, fondant la croyance en la capacité de chacun de se changer comme de changer la société. Le perfectionnisme moral de Emerson et Thoreau en fut la manifestation la plus éloquente (voir pp. 24-25).

Enfin, une dernière source est à trouver dans le libéralisme politique qui, du philosophe John Locke aux Pères fondateurs des États-Unis, a continuellement insisté sur l'importance de la liberté individuelle, en particulier à l'égard de l'Etat. Il s'agit non seulement d'un droit inaliénable, mais aussi de la seule bonne façon d'assurer que chacun développe une capacité à se prendre en charge, au bénéfice d'un collectif nourri par le travail de chacun sur lui-même. Comme l'écrivait l'essayiste anglais Samuel Smiles qui forgea en 1859 le terme « *self-help* » et vendit des centaines de milliers d'exemplaires : aide-toi, et le ciel t'aidera (« Autant l'aide qui vient du dehors est d'ordinaire affaiblissante dans ses effets, autant celle qui vient du dedans est invariablement fortifiante. »).

« **Perfectibilité indéfinie de l'homme** »

Ce nouvel individu qui peut faire beaucoup a aussi la responsabilité de devenir ce qu'il pourrait être, et de ne jamais se reposer sur ses lauriers. Pour peu qu'il ait les bons outils (de développement personnel ou de coaching par exemple), son potentiel d'amélioration est infini. Il y a là un basculement parfaitement ressenti et exprimé par le philosophe français Alexis de Tocqueville, lors d'un voyage aux États-Unis en 1831. Il est alors âgé de 26 ans. En tant qu'aristocrate, il est frappé par l'importance (au moins théorique) de l'égalité dans la société américaine. Dans un chapitre de *De la démocratie en Amérique* (1840), intitulé « *Comment l'égalité suggère aux Américains l'idée de la perfectibilité indéfinie de l'homme* », Tocqueville décrit cet Américain d'un genre nouveau : « *Ses revers lui font voir que nul ne*

peut se flatter d'avoir découvert le bien absolu ; ses succès l'enflamment à le poursuivre sans relâche. Ainsi, toujours cherchant, tombant, se redressant, souvent déçu, jamais découragé, il tend incessamment vers cette grandeur immense qu'il entrevoit confusément au bout de la longue carrière que l'humanité doit encore parcourir. ». À ses compatriotes français qui vivent alors sous la monarchie restaurée, il écrit cette phrase qui préfigure l'individu et la société « coachables » d'aujourd'hui : « Les nations aristocratiques sont naturellement portées à trop resserrer les limites de la perfectibilité humaine, et les nations démocratiques les étendent quelquefois outre mesure. »

(1) *Histoire de la sexualité*, tome 3, 1984

(2) Voir notamment *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* (1904-1905), de Max Weber